

# La Sœur de Charité

## I.

Aujourd'hui que ma main, longtemps faible et glacée,  
Aujourd'hui que mon cœur et ma triste pensée  
D'un peu de vie encor ressentent le doux bien,  
Je veux écrire un hymne, un hymne à ta louange,  
Toi qui m'offris l'image, ici-bas, de cet ange  
Doux et mystérieux, – de mon ange gardien !

Sœur ! Charité ! Jamais, jamais mots plus sublimes  
Ne sont tombés du haut des radieuses cimes  
Où la divine loi fut tracée aux humains ;  
Et ces deux mots pourtant forment ton nom de femme,  
Et ce sont les foyers où s'allume la flamme  
Qui te guide et l'inspire en nos sombres chemins !

L'aspect d'un ciel d'azur, d'une verte campagne,  
Du soleil se levant derrière une montagne,  
Force souvent l'impie à crier : Hosanna !  
Devant ton dévoûment, ô touchante héroïne,  
Ah ! qui donc n'entrevoit que la bonté divine  
À faire croire en Elle aussi te destina.

Tout homme dont la voix à son aide t'appelle,  
Quand la douleur l'étreint dans sa serre cruelle,  
Te voit à son chevet aussitôt accourir.  
Que son corps soit couvert d'une hideuse plaie,  
Que sa couche pour lui soit une ardente claie,  
Assise à ses côtés, tu soutiens le martyr.

Celui qui, sans ami, sans foyer de famille,  
N'a, dans son firmament, plus d'étoile qui brille,  
Et de ses tristes jours voit mourir le flambeau,  
Quand il recourt à toi, de tendres soins avide,  
Ne croit-il pas revoir, dans sa demeure vide,  
Et sa mère et sa sœur qui dorment au tombeau ?

Lorsque, dans nos cités, exerçant ses ravages,  
Le sombre choléra glaçait tous les courages,  
– De la destruction grand et suprême effort ! –  
Au-devant du fléau tu marchais radieuse ;  
Chaque instant te voyait, victime bienheureuse,  
Pour sauver une vie aller droit à la mort.

Dans cet asile ouvert à l'humaine misère,  
Où demande à mourir le morne prolétaire  
Quand son bras est rompu par l'âge et le malheur,  
Ta présence répand la lumière et la joie ;  
Par toi, l'âme naguère au désespoir en proie  
Exhale un chant d'amour et l'envoie au Seigneur.

Que de nobles esprits, que d'enfants de la lyre,  
Méconnus, repoussés par leur siècle en délire,  
Hélas ! n'ont eu que toi pour leur fermer les yeux.  
Dans la société trouvant une marâtre,  
Hégésippe Moreau, Gilbert et Malfilâtre  
T'ont dit leurs derniers vers et leurs derniers adieux.

Symbole de vertu, le vice ni le crime  
Ne peuvent ici-bas creuser aucun abîme  
Capable d'arrêter l'élan de ton amour.  
Même envers le forçat te montrant secourable,  
Du bain tu franchis l'enceinte redoutable,  
Et tu fais d'un enfer ton terrestre séjour.

Imitant du Très-Haut la clémence infinie,  
Entre le vrai croyant et l'insensé qui nie,  
De tes sacrés bienfaits tu partages le don :  
En face du chrétien, tu parles d'espérance ;  
'Pour le pécheur mourant dans son impénitence,  
Ta voix demande au Ciel indulgence et pardon.

Tu comprends qu'à cette heure auguste et solennelle  
Où l'homme touche au seuil de la vie éternelle,  
Dans l'incrédulité demeurât-il plongé,  
Sa vie en forfaits même eût-elle été féconde,  
C'est par le Dieu clément mort pour sauver le monde,  
Et non par nous, mortels, qu'il doit être jugé.

## II.

Comme, au milieu des mers profondes,  
Le regard parfois, sur les ondes,  
Voit flotter un tertre isolé,  
Que conduit une main puissante  
Pour rappeler la terre absente  
Au nocher pâle et désolé ;  
Ainsi, dans les temps où nous sommes,  
Ta présence rappelle aux hommes  
Un don – de leur âme exilé !

La charité n'a de vrai temple  
Que dans les lieux où ton exemple  
En elle soutient notre foi.  
Quand l'égoïsme, affreux fantôme,  
Dans les palais et sous le chaume  
Jette ce cri : chacun pour soi !  
De la fraternité sacrée  
Recherchant l'image adorée,  
Mon cœur l'a retrouvée en toi.

Laisse ces femmes insensées  
Par les plaisirs bruyants bercées  
Sur ton destin s'apitoyer :  
Dans les bals joyeux et splendides,  
L'harmonie aux vagues rapides  
Jamais ne te fait tourner ;  
Tu n'as pas de riche parure,  
On ne voit, dans ta chevelure,  
L'or ni les rubis ondoyer....

Non, tu vis pauvre et solitaire ;  
À côté des biens de la terre  
Tu passes sans lever les yeux :  
Tu trouves dans l'aride voie  
Où l'ordre du Seigneur t'envoie,  
Des biens plus purs, plus précieux ;  
Chaque grain de blé que tu sèmes  
Sur ce sol pavé de blasphèmes  
Deviens épi d'or dans les cieux.

### III.

Alors que, loin, bien loin de ma belle patrie,  
Un mal cuisant sur moi déchaînait sa furie,  
Que tous me délaissaient, pleins de trouble et d'effroi,  
Qu'en vain je frappais l'air de ma voix éperdue,  
Tu m'entendis, colombe à mon Arche rendue,  
Symbole d'union entre le Ciel et moi....

Fils d'un siècle où le doute, – affreux serpent, – se traîne  
Dans les cœurs, qu'il corrompt de sa fétide haleine,  
J'ai marché tristement, sans guide et sans appui :  
Que d'écueils j'ai heurtés dans ma nuit ténébreuse !...  
Aujourd'hui, de la Foi l'étoile radieuse  
A percé le nuage et dans mon âme a lui.

Car, lorsque l'on le suit des yeux, ô sainte fille,  
Et qu'on te voit laisser monde, plaisirs, famille,  
Pour te livrer sans trêve à ton apostolat,  
Pour veiller nuit et jour au chevet d'agonie  
Du pauvre, dont tes soins, ta voix douce et bénie  
Couvrent parfois de fleurs le funèbre grabat,

Quel homme n'aimerait, de l'ardeur de son âme,  
Cette religion, qui fait naître en la femme  
Un dévouement si pur, chaque jour répété ?...  
Ah ! si du doute encor j'entends la voix funeste,  
Pour croire à ta bonté, Providence céleste,  
Mon âme évoquera la Sœur de Charité !

1844.

Marcellin LA GARDE *Lilia*.

Recueilli dans *Morceaux choisis des poètes belges*,  
B. Van Hollebeke, Namur, 1874.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)